

ne l'apprend jamais par cœur." Venait ensuite le travail de la journée. Indépendamment des occupations que lui imposait sa charge de supérieur, il eut à préparer pendant une longue suite d'années auprès du gouvernement en qualité de conseiller, les matières relatives aux écoles. De plus, il donnait ses leçons accoutumées à l'École Normale, prêchait, catéchisait, confessait, visitait les malades, faisait des ouvrages, et, au milieu de tout cela, écrivait une quantité incroyable de lettres, qui toutes contenaient des paroles fortifiantes, mesurées selon le caractère de ceux auxquels il les adressait. On peut à peine s'expliquer comment, avec de si nombreuses affaires, il a pu tant écrire, lorsque l'on sait en outre que, du matin au soir, il n'avait pas un moment de repos. Séminaristes, instituteurs, élèves de l'École Normale, enfants des écoles, amis, prêtres, pénitents, gens de tous les états, de la campagne et de la ville, selon qu'ils avaient besoin de conseils, de consolation ou de secours, tous, jusqu'aux mendicants honteux et éhontés, venaient à lui. A chaque instant, on frappait à sa porte; il faisait entrer tout le monde, déposait tranquillement son livre ou sa plume, parlait à chacun de la manière la plus affable, et, dès qu'il se retrouvait seul, prenant de nouveau sa plume ou son livre il continuait de lire, de prier ou d'écrire. Le repos de son âme pouvait seul lui rendre supportable cette agitation extérieure et lui permettre de reprendre aussitôt son travail. " Lorsque j'ai lu trois versets d'un psaume, disait-il, et que je suis interrompu, je reprends ensuite au quatrième."

D'après ce qui précède, on comprend le respect et l'affection extraordinaires qu'Overberg avait su inspirer aux personnes de tout âge et de toute condition, l'amour plein de confiance avec lequel les enfants se pressaient dans les rues sur son passage et qui faisait sortir les gens les plus âgés de leur maison pour le voir et le saluer. Tous ceux chez qui il allait, regardait sa visite comme une bénédiction, et il n'était personne qui, le voyant venir, et n'osant le prier d'entrer, n'eût au moins un vif désir de lui faire accueil. C'était, aux yeux des mères, un heureux signe pour l'avenir d'un enfant, qu'Overberg l'eût béni sur les bras de sa nourrice. Et ce n'était pas seulement le peuple, c'étaient aussi les personnages les plus considérables qui honoraient, dans ce digne prêtre, un instrument merveilleux de prospérité pour le pays. Pendant plus de quarante ans, la confiance des autorités lui donna une influence toute particulière sur l'administration du clergé et la direction des écoles. Déjà, comme examinateur synodal, longtemps avant d'être nommé directeur du séminaire, il avait montré, dans les épreuves qu'il faisait subir aux jeunes lévites, la différence qu'il y a entre avoir quelques notions de la théologie et être nourri de cette science; déjà aussi, dans cet emploi, on le consultait sur les plus importantes affaires diocésaines et toujours son avis était le résultat, non des préjugés et de la routine, mais de principes supérieurs et d'une conviction profonde. De même encore, dans les changements qui subirent les institutions de l'évêché de Münster à la fin du dernier siècle, et qui s'éloignaient tant des anciennes formes, son caractère le porta toujours vers des mesures de douceur et de conciliation.

Overberg, du reste, exerça encore plus d'action sur les écoles que sur le clergé. Il avait déjà pris une grande part aux ordonnances sur l'instruction primaire que Fürstenberg publia de 1782 à 1788, et voici comment ce ministre caractérise la coopération du digne professeur, dans un rapport de l'année 1800 adressé au prince évêque: Son zèle, sa sagacité, sa connaissance " de la matière et des localités ont très-puissamment contribué " à remplir les intentions de votre Altesse Electorale." Comme membre de la commission des écoles de campagne, Overberg eut la haute main sur cette partie jusqu'en 1816. Au temps de l'occupation par les armées françaises, lorsque non seulement l'instruction publique était sans faveur, mais qu'on lui retirait même les moyens dont elle aurait pu disposer, Overberg soutint presque seul les écoles publiques dans la province de Münster. Depuis 1816, époque à laquelle le roi de Prusse, nouveau maître du pays, le nomma membre du consistoire, il mit autant de zèle que de fidélité à servir les intérêts de l'Église et des écoles, et vécut avec ses collègues dans des relations affectueuses que no

troubla jamais la différence de confession. Ses rapports, soit verbaux, soit écrits, témoignaient toujours de la conscience la plus délicate, jointe à une prudence consommée. L'ordre de l'Aigle-Rouge de troisième classe lui fut conféré en 1818. Dans cette même année, ayant été retenu plus de six mois dans sa chambre par une cruelle maladie, il cherchait à se défendre du découragement et de l'impatience en mettant en regard de ses entreprises, la satisfaction de ses supérieurs et les bonnes grâces du roi. Vers les derniers temps de sa vie, il fut élevé au rang de membre supérieur du consistoire, mais jamais il ne souffrit qu'on lui donnât sur ses livres d'autre titre que celui de *professeur à l'École Normale*.

Nous nous sommes jusqu'ici peut-être trop exclusivement occupés de la vie extérieure et des actes de notre cher Bernard Overberg. Portons encore une fois nos regards sur le fond et le principe intérieur de toute sa conduite. La vie entière de l'excellent prêtre était une marche continuelle en la présence de Dieu. Il implorait Dieu de toute la force qu'il lui fallait pour le bien, car, disait-il: " Si le Seigneur ne bâtit pas la maison, le travail de ceux qui bâtissent est inutile. Comment pourrions-nous exécuter à nous seuls nos projets, lorsque nous ne pouvons pas même nous les rappeler en temps convenable? " Il priait Dieu avant les plus petites comme avant les plus grandes actions. Dans son journal, il note fréquemment que Dieu l'a exaucé pour des choses en apparence minimes, et cette divine bonté fortifiait à la fois sa confiance et son amour.

On a observé dans la vie des vrais chrétiens, des chrétiens régénérés par le Saint-Esprit, que la puissance de la grâce les a faits tout le contraire de ce qu'ils étaient naturellement. Ainsi, par exemple, on a vu des hommes nés avec une grande propension à l'orgueil, à l'avarice, à la sensualité, se trouver, par l'effet de ce divin travail, les plus humbles, les plus bienfaisants, les plus austères; d'autres enclins à la morosité et à la mélancolie, devenir les plus aimables et les plus joyeux serviteurs de Dieu. Nous remarquons chez Overberg une transformation semblable. Lui cet homme si humble, déplore souvent, dans son journal, son penchant à la vanité; lui, l'inépuisable travailleur, se reproche son amour du repos, sa paresse; lui, le bienveillant, l'affectueux Overberg que nous connaissons, gémit sur ses dispositions jalouses, fâcheuses et malveillantes envers les autres. La présence du Seigneur devant qui il marchait, lui était un miroir où il remarquait tout d'abord une tentation et un faux pas; elle lui était aussi une source d'un accès facile, et toute gratuite, à laquelle il puisait la force de se relever et de marcher de nouveau. On voit souvent dans son journal l'expression de cette double idée. " Aujourd'hui (9 décembre 1790), écrit-il, " ayant été appelé deux fois de table, il m'est venu un sentiment " de vaine complaisance sur mes nombreuses occupations et sur " l'estime que devaient concevoir de moi, à ce sujet, les per- " sonnes présentes; mais je ne crois pas m'y être volontairement " arrêté." Plus tard, il racontait à un ami, qui se trouvait au milieu de luttes semblables, les violentes tentations d'orgueil et de vanité qu'il avait éprouvées, surtout dans les premiers temps on sa méthode d'enseignement faisait du bruit. " Combien de " fois, disait-il, le soir, dans mes promenades ordinaires après ma " leçon, faite à l'École Normale, je me suis jeté à genoux derrière " une haie en m'écriant: O Dieu, quand commencerai-je enfin " à ne chercher que toi seul dans mes travaux?"

Overberg s'accuse aussi, dans son journal, de respect humain et de fausse honte pour avoir omis de dire quelque chose de bien par considération pour les autres, ou dans la crainte de leur déplaire; il se reproche d'avoir eu des mouvements d'envie et de joie méchante en entendant louer ou blâmer quelques personnes. Dans une des dernières années de sa vie (28 février 1819), il écrivait: " La nuit s'avance et je ne travaille " pas sérieusement, comme je le devrais, à l'œuvre de mon amé- " lioration. Quand commencerai-je donc une bonne fois? Dif- " férer est chez moi une vieille habitude profondément enra- " cinée. Combien souvent elle m'a fait ajourner telle ou telle " œuvre jusqu'à ce qu'il fût trop tard! Malheur à moi, si cela